

Compte rendu de la rencontre débat du mardi 21 mai 2024

Analyse historique du marché et son actualité à partir de *La Grande Transformation* par l'économiste et historien hongrois Karl Polanyi.

animée par **Jérôme MAUCOURANT**,

Économiste universitaire

Jérôme Maucourant, enseignant à l'IUT de Saint-Étienne et chercheur au « [Triangle](#) », est un des animateurs du [Séminaire international d'histoire économique](#). Il est notamment l'auteur de *Avez-vous lu Polanyi ?* (Flammarion, coll. Champs, 2011) et coéditeur des Essais de Karl Polanyi (Seuil, 2008).

Sa conférence s'est appuyée sur le texte de l'article « Karl Polanyi contre la société de marché » (revue *Krisis* n° 48, 2018, <http://comprendre.orsay.free.fr/doc/Maucourant-Polanyi2018.pdf>). L'objectif de ce texte, repris librement dans la conférence, est présenté ainsi : il s'agit de « mettre en évidence des grands axes de la problématique de Polanyi et ses outils d'analyse : l'échec de la première mondialisation peut être mieux compris. Mais, il s'agit également d'utiliser cette grille théorique afin d'éclairer les contradictions, voire les apories (impasse dans le raisonnement) de la pensée "critique", laquelle est souvent à "gauche" et se réclame parfois de l'œuvre d'un auteur dont on liquide des fondements majeurs, comme le marxisme ou l'attachement à la conception occidentale de la souveraineté. »

Résumé des points essentiels de *la Grande Transformation*, établi par l'association.

Paru en 1944, *The Great Transformation*, est le principal ouvrage de Karl Polanyi (né à Vienne en 1886, mort à Toronto en 1964). Jérôme Maucourant commence par souligner que ce texte n'a été connu en France que près de 40 ans plus tard, en 1983, grâce à la traduction de Maurice Angeno [on observe un retard de notoriété similaire aux Etats-Unis, voir note*]. Le sous-titre de l'ouvrage aurait pu être aussi : *aux origines politiques de la crise de 1930 et naissance du fascisme*. Comment a-t-on pu en arriver là ? Pour cela Jérôme Maucourant nous emmène dans l'Angleterre de Ricardo, économiste anglais de la fin du 18^{ème} siècle, proche de la révolution industrielle. Avec Malthus il conçoit l'idée d'un marché qui se met en place sans véritable contrôle institutionnel. C'est le début de ce qu'on appelle le libéralisme économique.

Dans l'Antiquité et jusqu'à la fin du Moyen-Âge et même au-delà, jusqu'au début du 18^{ème} siècle, les marchés étaient fragmentés et inclus dans le tissu social. Les relations sociales en liaison avec la marchandisation étaient liées au don, à la réciprocité, à la redistribution, à l'économie domestique (*house holding*). L'extension des marchés à la fin du 18^{ème} siècle, le début de la mondialisation, puis au 19^{ème} siècle la révolution industrielle et le développement des machines ainsi que la recherche de débouchés extérieurs et du profit, vont modifier cette évolution économique et sociale. Le concept ancien de marchandisation va se transformer en un concept de marché de plus en plus détaché des liens sociaux : un lieu un peu vide où se fixent les prix en fonction de l'offre et de la demande de marchandises. Un concept un peu plus sophistiqué en fera un lieu privilégié d'informations pour les industriels et les financiers en vue de leurs échanges marchands ou de leurs spéculations. Peu à peu Polanyi à partir de cette évolution historique va développer le concept d'un marché autorégulé désencastré (*desembedded*) du social et du politique avec comme norme monétaire de référence l'étalon-or, garantie d'une stabilité financière.

Cette période d'autonomisation de l'économie par rapport au social et au politique est illustrée par la fable des chèvres et des chiens où par analogie aux animaux l'organisation des sociétés humaines n'est pas d'ordre politique mais dépend de la nature biologique de l'homme. La fable quelque peu caricaturale et purement imaginaire est la suivante : sur l'île de Juan Fernandez pour réduire une population de chèvres jugée trop nombreuse, on introduit des chiens. Les chèvres s'enfuient dans la montagne et les chiens se retrouvent en manque de nourriture. L'équilibre de la population est rétabli. Pas besoin de gouvernement pour le rétablir. [Cette fable est extraite de *A Dissertation on Poor Laws* publié en 1786 par John Townsend pour argumenter contre la loi sur les pauvres en vigueur depuis 1536 en Angleterre et au pays de Galles, Ndlr]. Ces lois sur les pauvres ont été renforcées en 1795 au moment de la Révolution française, sous le nom de système de *Speenhamland*. Elles visaient à assurer l'aide aux salariés au chômage et le « droit de vivre ». L'abrogation de *Speenhamland* en 1834 fut le signal de la transformation de la société en économie de marché d'où son impact politique énorme : en 1834 « le capitalisme industriel était prêt à prendre le départ ».

Polanyi apporte des éléments précis pour montrer les faiblesses et les points d'achoppement de l'autorégulation de l'économie. Il définit en particulier trois écueils à cette autorégulation. Ce sont ce qu'il appelle les « marchandises fictives » c.a.d. des marchandises qui n'en sont pas en tant que telles, à savoir : le travail, la terre et la monnaie ce qui montre les limites du grand marché dans la mesure où le ni le travail ni la terre ni la monnaie ne devraient y être inclus, puisque leur nature n'est pas marchande.

Une économie de marché devrait comporter tous les éléments de l'industrie, mais pas le travail puisqu'il n'est rien d'autre que les êtres humains eux-mêmes, « le nom de l'activité économique qui accompagne la vie elle-même » ; pas la terre qui n'est que le milieu naturel dans lequel chaque société existe ; pas la monnaie, « simple signe de pouvoir d'achat, création du mécanisme de la banque ou de la finance d'État ». Les inclure dans le mécanisme de marché c'est subordonner aux lois du marché la substance de la société elle-même. C'est en soulignant cette incompatibilité de la marchandisation de ces trois éléments que Polanyi montre en même temps la faiblesse de la conception d'une économie autorégulée. En effet lorsque que cette économie se développe, elle va subir une série de ce que Polanyi appelle

« les contre -mouvements », par exemple les grèves comme la grande grève de Chicago (1836), la concentration de l'industrie et finalement le rejet tardif de l'étalon-or – en 1931 pour l'Angleterre- Tout ces contre-mouvements vont permettre pendant un certain temps « d'amortir » l'action de ce modèle qui devient progressivement autodestructeur et favoriser l'essor du fascisme.

Le sens de cette « Grande Transformation » à la fin du 19^{ème} siècle, c'est la prise en compte de la nécessité de l'intervention de l'État due à l'importance de plus en plus grande de la société qui se désencastre de l'économie et qui devient, comme l'indique Polanyi, de plus en plus « complexe ». Polanyi rappelle à cet égard la pensée d'Aristote qui insistait sur la communication à l'intérieur d'une même société et indiquait que l'homme est avant tout un animal politique.

En Conclusion, J. Maucourant montre qu'avec ce « récit », qui est la forme privilégiée adoptée par Polanyi, celui-ci montre à la fois la continuité de l'histoire des marchés avec ses formes anciennes d'intégration - échanges de dons, réciprocité dans les échanges, redistribution- et aussi ses ruptures – , la destruction progressive d'une conception s'inspirant de la Nature, et l'apparition des mécanismes aboutissant à un « Grand Marché auto-régulé », multinational avec comme référence monétaire l'étalon-or. La conclusion en est une reprise en main par les institutions, l'État et la politique, ce que soulignait déjà de façon « prophétique » Aristote, comme le souligne Polanyi, dans son ouvrage : *les Politiques*.

(*) Les thèses de Polanyi ont aussi eu un regain d'intérêt en Amérique du Nord, à la suite de la crise financière qui a touché dès 2007 les Etats-Unis pour s'étendre au reste de l'Europe. Le prix Nobel d'Économie américain Joseph Stiglitz indiquait qu'en lisant Polanyi on avait l'impression qu'il traitait de problèmes actuels. L'origine de cette crise se trouve dans la dérégulation financière favorisée par la politique de la Banque centrale américaine du temps de Alan Greenspan, Président de la *Federal Reserve*. Ce fut d'abord aux Etats-Unis, la crise des *subprimes* consistant en des prêts immobiliers bancaires à des clients insolubles entraînant crises bancaires et boursières aussi en Europe avec comme effets des chutes de production et des hausses des taux de chômage. Cette crise a montré que la financiarisation croissante des économies à laquelle se sont surajoutées les innovations financières comme les produits dérivés, avaient un impact délétère en produisant des flux monétaires hors de tout contrôle. Les conséquences ont été le retour à l'intervention des États pour durcir les réglementations bancaires. Ceci illustre aussi ce que, à l'image de ce que démontre Polanyi, le développement hors contrôle de nouveaux marchés plus fluides et plus spéculatifs que ceux des marchandises ne peut que conduire à des destructions -ce fut le cas notamment pour la banque réputée *Lehman Brothers*- et à des interventions étatiques, institutionnelles. (Ndlr)

Discussion

Q. Est-ce que les analyses Maurice Allais (Prix Nobel d'Économie 1988, décédé en 2010) voire celle de Thomas Piketty peuvent se rapprocher de celles de Polanyi ?

[Maurice Allais est défini dans Wikipédia comme « critique de la mondialisation. En se disant à la fois libéral et social, il est favorable au libre-échange **uniquement** à l'intérieur de groupes d'États homogènes économiquement, et donc opposé à l'ouverture douanière entre pays à fortes disparités de développement ». On peut le considérer comme un défenseur d'une forme de protectionnisme. Selon l'un de ses commentateurs il était aussi contre la financiarisation de l'économie. *Ndlr*].

R1. On trouve effectivement des convergences de Allais avec Polanyi. On peut en voir comme preuve que leurs analyses ont suscité un regain d'intérêt à la suite de la crise de 2008.

R2 Après avoir signalé un conflit d'intérêt avec Thomas Piketty qui peut nuire à l'objectivité de sa réponse l'orateur fait les remarques suivantes. Il pense que la présentation de Polanyi par Piketty lors d'une émission de télévision est très superficielle et n'apporte que peu de choses. Par ailleurs, Piketty partisan de l'euro ne peut qu'être en opposition à Polanyi qui est contre l'étalon-or. On peut en effet développer les mêmes arguments sur les effets négatifs d'une monnaie unique et à cours fixe qui est indépendante des disparités économiques entre les pays qui l'utilisent. Ce qui s'est passé avec la dette grecque et ses conséquences sur la population est à cet égard symptomatique.

[*Ndlr* : La comparaison de l'euro avec ce que dit Polanyi sur l'étalon or peut être discutée. En effet pour Polanyi l'abandon de l'étalon or en 1931 par l'Angleterre suivie par les Etats-Unis beaucoup plus tard est la conséquence financière inéluctable de la destruction du "mythe" de l'autorégulation du marché, mythe qui n'existe plus au moins sous cette forme aujourd'hui. C'est à la suite de cette destruction qu'on assiste à la redécouverte du pouvoir des institutions étatiques pour tenir compte d'une réalité sociale et humaine, même si celle-ci semble imparfaite actuellement].

Q Peut-on définir la notion de marché ?

R. C'est une question centrale à laquelle curieusement il n'y a pas de réponse dans '*The new Palgrave Dictionary of Economics*', dictionnaire de référence. Selon Milton Friedman (Prix Nobel et ardent défenseur du libéralisme), l'économie c'est la science du marché, ce qui n'avance pas beaucoup. Historiquement le marché commence par le marchandage : on va se mettre à échanger, hors de tout cadre social préétabli, où par exemple, les liens sociaux de hiérarchie ne comptent pas. Ce qui compte c'est les prix et les quantités. C'est un lieu abstrait où s'ajustent l'offre et la demande. C'est aussi un mécanisme qui règle l'offre et la demande de telle sorte que l'on cherche à vendre le plus cher possible et acheter le moins cher possible. Selon les économistes autrichiens que Polanyi a bien étudiés, le marché est un processus qui permet la procédure de découverte de l'information. C'est là que l'entrepreneur va extraire l'information pertinente pour ajuster sa production de façon atteindre un équilibre et maximiser son profit. Mais rien n'est dit sur la nature des prix qui vont émerger du processus.

Polanyi distingue les marchés encadrés, ceux qui existaient dans l'antiquité jusqu'au Moyen-Âge [encadré signifie que les activités de marché ne sont qu'une partie périphérique par rapport au fonctionnement de la société, c'est première partie de *La Grande Transformation*, *Ndlr*] et ceux où les statuts sociaux n'interviennent pas. Ces derniers commencent à apparaître dans le cadre des relations entre les banquiers juifs et les rois où seul intervenait

le pouvoir de l'argent au travers des taux d'intérêt. Mais ils deviennent prédominants au début de l'ère industrielle [les victimes de ce système sont les travailleurs qui ne sont plus qu'une force de travail monnayable et n'ont plus aucun statut social, c'est la deuxième partie de *La Grande Transformation* où Polanyi analyse la situation anglaise au 19^{ème} siècle, *Ndlr*].

Q. Comment placer Polanyi par rapport à l'analyse de Marx sur le capitalisme et celle de Piketty dans son ouvrage le capital au 21^{ème} siècle.

R. Marx n'utilise pas le mot capitalisme mais il parle du capital. Il s'intéresse aux modes de production en relation avec le capital. Le capitalisme est un fait social, c'est une vue d'une société à infrastructure culturelle. Il n'y pas de capitalisme sans société de marché. Pour Polanyi, l'enjeu social est essentiel, contrairement à Marx pour qui les rapports sociaux seront améliorés automatiquement par une mise en commun du capital (communisme). Polanyi, prenant l'exemple de ouvriers et agriculteurs anglais en 1840, qui deviennent une marchandise fictive montre il y a une rupture culturelle majeure. [Contrairement aux artisans et agriculteurs fiers de leur travail et recevant une reconnaissance sociale à ce titre au Moyen-Âge et jusqu'au 18^{ème} siècle], ils ne sont rien vis-à-vis des autres qui ont des projets d'entreprise par exemple ou qui travaillent la terre.

Q. Toute une partie du monde est devenue anti-occidentale et attirée par les modèles économiques chinois ou russe

R. Il y a différentes formes de capitalisme. L'idée de la mondialisation est celle d'une deuxième société de marché qui engloberait tout. Dès 1945, Polanyi avait averti face aux risques en craignant que « l'utopie réactionnaire de Wall Street » devienne une réalité. Pour lui, il ne peut y avoir démocratie sans contrôle politique de l'économie. Il ne peut pas y avoir démocratie sans souveraineté mais il peut y avoir souveraineté sans démocratie. C'est ce que l'on voit en Chine et en Russie. Le capitalisme chinois fait très peur à J. Maucourant, en revanche, pour lui l'empire russe ressemble plutôt à l'empire romain.

Vis-à-vis des pays du Sud ou du Moyen Orient, les pays occidentaux devraient s'abstenir de vouloir régenter le monde. La Chine et la Russie ne sont pas des démocraties mais certains considèrent que nous le sommes de moins en moins, en tendant vers des oligarchies néolibérales (cf. Castoriadis). Cependant, la démondialisation dans le sillage de la crise de 2008 a conduit à un retour vers une politique de blocs, donc un recul du libre-échange. N'en reviendrait-on pas au monde du 18^{ème} siècle où, selon J. Maucourant, la Chine était la première puissance mondiale et où il n'y a de modèle social alternatif.

Une autre raison de la réticence vis-à-vis de l'Occident et du peu de solidarité face à l'invasion de l'Ukraine, au Moyen Orient particulièrement, est l'invasion de l'Irak par les États-Unis et la destruction sans raison valable de l'économie, première du monde arabe à l'époque. Un fossé très profond a été creusé à cause de ce qui est appelé le « double standard ». On en voit les conséquences dans les réactions diamétralement opposées entre le côté occidental et le côté arabe, face à ce qui s'est passé le 7 octobre en Israël et à Gaza dans les jours qui ont suivi.